

LE CHÂTEAU MAUDIT.

PROLOGUE

LE CHATEAU MYSTÉRIeux.

A une portée de fusil de La Frillière, presque au faîte d'une colline verdoyante comme toutes celles de la Touraine, si bien nommée le jardin de la France, s'élève, près de la route d'Amboise, un château dont toutes les issues ont été murées il y a quelques années.

Loin cependant de ressembler aux manoirs légendaires dont l'aspect seul est rempli de mystères et de sombres allures, ce château a conservé dans l'abandon une sorte de coquetterie native d'un pittoresque qui attire les regards du voyageur.

Ce qui frappe encore aujourd'hui les passants, c'est l'élévation de cette demeure close, penchée sur la montagne ; mais, avant l'époque dont je parle, quand, au lieu de suivre la route départementale, on l'abandonnait pour l'avenue inclinée, en spirale, serpentant sur les flancs de la colline, et qu'on arrivait à la grille de la mystérieuse demeure en plongeant le regard au travers de ses barreaux rouillés, on ne tardait pas à s'apercevoir que nul être humain n'avait dû la franchir depuis longtemps.

En 187., au moment où tout le monde voyage, soit aux eaux, soit à la mer, j'avais pris ma volée pour faire comme les autres. Le hasard me conduisit au bas de l'avenue dont il est question. Je la gravis bravement, car la température de l'atmosphère rendait cette ascension assez pénible, et peu d'instants après j'arrivai à la grille.

Un secret pressentiment me dit que j'étais sur le seuil d'un mystère. La journée était chaude. C'était au mois d'août. Parfaitement abrité par les hêtres de l'avenue, je savourais la fraîcheur de leur ombre tout en poursuivant mes investigations.

Ma surprise allait croissant. Mille pensées me venaient à l'esprit. Cédant à la logique, ma première pensée fut de regagner La Frillière afin de questionner au plus vite un des habitants ; mais la situation du château que je venais de découvrir, tout en cherchant le parti qu'il me restait à prendre, me fit présumer que l'extrémité de son parc, opposée à l'endroit où je me trouvais, devait border la route.

Au bout de vingt minutes environ d'une marche assez pénible, j'arrivai au bas de la côte. Je ne m'étais pas trompé. J'étais à deux pas de la route de Vouvray. Je voyais à travers le feuillage les petites maisons blanches qui la bordent du côté de la route d'Amboise se dessiner à l'horizon. Là, je m'arrêtai pour deux motifs : le premier, le plus impérieux, reprendre haleine : le second, le plus attrayant, examiner une porte vermoulue que je venais de découvrir. Je m'approchai.

La serrure, d'un roux doré, possédait un pêne respectable, fortement enclavé dans la pierre. Instinctivement, je m'appuyais contre cette pierre. Sous ma pression, une des vis de la serrure sortit du trou dans lequel elle était captive et vint rouler à mes pieds. Sans réfléchir, saisissant mon couteau, j'aidai les autres vis à faire comme la première. La serrure même tomba avec la quatrième. J'hésitai un instant, puis, la curiosité l'emportant sur mes scrupules, fort de ma conscience de simple observateur, je pesai de tout le poids sur la petite porte. Elle céda lentement. La rouille de ses gonds et les herbes du

dedans du parc l'empêchaient de tourner aisément. Je redoublai d'efforts, complètement résolu à poursuivre jusqu'au bout ma violation.

Une grande déception m'attendait à mon entrée : j'avais voulu pouvoir embrasser le château tout entier d'un seul coup d'œil, et j'étais dans un petit chemin bordé de hauts arbres, serrés et touffus, qui bornaient un horizon à quelques mètres. Je traversai ensuite un fourré assez vaste aussi vite que l'enlacement des branches me le permit. Au parc succédait un jardin anglais qui avait dû être fort beau jadis, mais qui, par cela même, accusait, plus encore que la partie que je venais de franchir, un manque complet de soins. Plus de chemin, plus de pelouse en cet endroit. On ne pouvait les distinguer entre eux que par l'exhaussement de cette dernière. Une végétation désordonnée, et dont les orties formaient la plus grande part, les recouvrait entièrement. Au fond, ceint de sa robe verte, le château la dominait de ses tourelles au travers.

J'examinai les alentours ; je n'y découvris nulle trace de pas, nul indice qu'un être humain eût pénétré dans ces lieux depuis de longues années. Un bouquet de saules pleureurs attira mes regards ; ses arbres, inclinés du sommet au pied, lui donnaient l'aspect d'une immense larme de verdure, c'était une sorte de sanctuaire discret, ruisselant à la fois de tristesse et de poésie. Je me dirigeai vers lui ; l'endroit était plus humide que ceux que j'avais déjà explorés. Une couleuvre glissa sous la mousse à mon approche, promenant dans les touffes chevelues les ondulations de son corps. Sinistre présage !

J'écartai les branches courbées et flexibles qui se mêlaient aux branches parasites, et je découvris une grande pierre carrée ; j'avançai et je lus, profondément gravés sur cette pierre, ces deux mots :

CLOTILDE — SANCHEZ

Ils surmontaient une tête de mort.

Pas une date, pas un mot d'adieu ou de regret sur cette tombe, — pas même les trois lettres sacramentelles : R. I. P. dont sont ordinairement ornées les plus humbles croix.

Qui donc avait été enterré là ? Qui dormait sous cette voûte épaisse, où jamais le soleil ne devait pénétrer ? Quels étaient ces deux êtres qui, tous deux endormis sous ce marbre funèbre, n'avaient trouvé pour sépulture qu'un coin de cette demeure close où tout, même la nature, semblait redoubler d'efforts pour ensevelir jusqu'à leur mémoire sous sa riante parure, comme les cyprès sur la tombe des Willis ?

Clotilde, Sanchez, ce n'étaient point là des noms ordinaires. Tous les hommes ne se nomment point Sanchez, ni les femmes Clotilde, dans les temps où nous vivons.

Il y avait dans l'union de ces deux noms, accolés au-dessus de ce marbre muet, comme une délation aristocratique qui me faisait m'intéresser davantage à ceux qui les avaient portés.

J'avais découvert la retraite du sphinx et je touchais l'énigme du doigt sans en trouver le mot. Les yeux fixés sur les quinze lettres formaient ces deux noms : — Clotilde. Sanchez, — j'invoquai chacune d'elles comme si elle avait pu me répondre.

Enfin je fis un effort, et, dans l'espoir que l'intérieur de l'habitation m'en apprendrait davantage, je repris le chemin du château avec le vif désir d'y pénétrer.